

L'AGONIE DU CAPITALISME...

L'évolution générale et constante a placé les générations actuelles dans une situation qui, comme les langues d'Ésope, contient en elle-même le meilleur et le pire.

Le pire, en ce sens que vivant les instants les plus dramatiques du capitalisme, nous en subissons directement les répercussions sous forme de misère chronique, de chômage permanent et de guerres de plus en plus fréquentes, longues et meurtrières.

Le meilleur, parce que des indices, nombreux et irréfutables, annoncent la gestation et la naissance imminente d'un monde nouveau.

La situation, si désirée par tant de générations disparues, existe enfin, et l'agonie du capitalisme peut être prouvée, non par de verbeuses déclamations décevantes, mais par des faits positifs, authentiques, irréfutables.

Car le Progrès technologique perturbe à mort notre régime social parvenu au terme de sa mission historique. Des découvertes sensationnelles exigent la disparition soudaine d'industries puissantes et séculaires, piliers matériels du régime. Les nouvelles conditions techniques ont ceci de particulier, et de dangereux pour le régime, qu'elles ne remplacent pas ce vide, qui laissent l'édifice économique, - et partant social, - en porte-à-faux.

Expliquons-nous!

L'U.R.S.S. récolte depuis peu un coton de couleur dont la gamme est déjà composée de onze nuances. C'est un coup terrible porté à l'industrie de la teinturerie et, par voie de conséquence, à l'industrie chimique. Avant peu, le procédé ne pouvant s'étendre et se généraliser très rapidement, la teinturerie périlclitera, comme la carrosserie menacée de disparition par l'extension de l'automobile.

L'introduction et l'essor des fibres textiles mettent en péril une foule d'industries disparates et éloignées les unes des autres. Le «Nylon» et autres produits de soie artificielle vont très rapidement mettre en péril des industries nationales, comme celle du ver à soie en Italie, en Chine, au Japon, dans la vallée du Rhône, ailleurs encore.

Le «Lanital» tiré de la caséine, et l'«Ardil» de l'algue marine vont tout prochainement perturber l'industrie de la laine naturelle, en Australie comme en France et dans de nombreux pays.

L'emploi de toutes ces fibres artificielles, dont le nombre est grand, pose une série de problèmes progressivement insolubles pour notre capitalisme.

Il lui faut abandonner un outillage devenu périmé et inutilisable. Le remplacer par un autre coûteux, abondant et dont la longévité est menacée par l'apport incessant des inventions révolutionnaires. Il doit rechercher enfin, acclimater ensuite, la culture de produits nouveaux, ou actuellement insuffisants sur le sol de France, comme le genêt d'Espagne, ou le soja, dont on tire la caséine dans laquelle notre capitalisme fonde de grands espoirs. C'est que cette matière résoudrait le problème qui serait alors insoluble, des devises inexistantes nécessaires à l'importation de la cellulose autrement indispensable.

Il en est de même dans le caoutchouc dont une industrie puissante, créée de toutes pièces pendant la guerre pour traiter une somme synthétique trouble la production mondiale. D'une capacité de 1.000.000 de tonnes, réparties dans 500 fabriques et employant 250.000 ouvriers, l'industrie du caoutchouc synthétique en Amérique n'utilise maintenant que quelques usines dont la production est réduite arbitrairement à 200.000 tonnes.

Un malthusianisme économique pèse sur les plantations, en vertu du vieux plan Stevenson. Le progrès technologique frappe indifféremment les industries de la gomme naturelle et synthétique.

Dans les matières plastiques, la perturbation apportée par leur introduction dans le cycle de la production générale, est plus considérable encore.

Des bateaux, des immeubles, sont construits en Amérique en matières plastiques. Les industriels de Détroit affirment que dans quatre ans, les autos qu'ils fabriqueront seront en cette matière. Mentionnons les valises, innombrables et que chacun peut voir.

Il n'est jusqu'aux matières premières, réputées longtemps irremplaçables, qui ne suivent cette loi révolutionnaire. L'acier est détrôné dans de nombreux cas par l'aluminium, dont l'essor ne fait que commencer et les alliages bien supérieurs fréquemment dans certaines utilisations spéciales.

Enfin, nous ne pouvons passer sous silence ce fait - révolutionnaire entre tous - que l'industrie de l'énergie nucléaire a d'ores et déjà atteint le stade commercial. Les États-Unis construisent une chaîne - c'est le terme employé - de centrales de production d'énergie atomique, concurrentes favorisées des centrales d'énergie électrique.

Le nombre d'inventions qui bouleversent le cadre rigide du régime est considérable. C'est par milliers et par milliers qu'il faudrait les compter. Or, c'est précisément leur nombre même et leur simultanéité qui créent impossibilité du régime à s'y adapter et engendrent un état de faits révolutionnaires.

Car des inventions bouleversantes ont déjà traversé les régimes sociaux sans grands dommages pour ces derniers. La vapeur d'abord, l'électricité ensuite. Si elles n'apportent pas de perturbations mortelles, c'est parce qu'elles furent isolées, engendrant un processus technique relativement lent, permettant au régime social de les assimiler ou de s'y adapter.

La situation est tout autre actuellement et M. Eric Johnston, ancien Président de la Chambre de Commerce des États-Unis, le reconnaît aisément et sans ambages: *«L'ancien capitalisme a pratiquement disparu à l'étranger. Il a été liquidé en Russie. IL AGONISE dans le reste de l'Europe occidentale. Il étouffe en Angleterre...»* (1).

M. Johnston parle de l'agonie économique du régime. Il nie, bien entendu, les répercussions sociales profondes qu'elle entraîne. Il pense avoir le temps nécessaire à la création d'un néo-capitalisme adapté aux conditions nouvelles. Il se trompe étrangement. Et c'est M. Léon Blum qui le lui dit explicitement lorsque, dans une allocution radiodiffusée de décembre il avoue que... *«l'apathie du peuple l'inquiète plus qu'elle ne l'enchant»*. C'est que le leader socialiste sait que toutes les conditions pour une insurrection nationale - et même internationale - sont en suspens dans l'atmosphère sociale. Il sait qu'un événement, même futile, risque de mettre le feu aux poudres. La veulerie populaire n'existe pas. LE PEUPLE, DÉCONCERTÉ, ATTEND.

Attendez quoi?

Écoutez donc un publiciste clairvoyant, quoique diamétralement opposé aux conceptions insurrectionnelles.

«Le peuple français, si amorphe qu'il se soit montré depuis la chute d'espairs sans doute excessifs nés de la libération, RETROUVERA UN JOUR SA COMBATIVITÉ D'ANTAN. Sa désaffection pour le Parlement, tant il sent qu'il n'est pas à son image, est grande. Il y aura danger à l'accentuer encore. L'on n'a que trop tardé à donner à la France les institutions capables de la satisfaire. LE PEUPLE EST LAS DES JEUX DU CIRQUE. Il ne sort d'une impasse que pour entrer dans une autre. Il commence à sentir confusément qu'il a été joué en Indochine...» (2).

Ainsi trois voix compétentes, émanant de milieux divers - toutes trois adversaires déclarés de la Révolution sociale en court, dénoncent péremptoirement l'agonie du capitalisme. Ils étalent franchement leurs craintes, non pour un avenir plus ou moins lointain, mais pour le présent même.

(1) Message d'adieu, reproduit par la revue *«Le Monde français»*, n°17, février 1947.

(2) C. A. Le Neveu, *«Le Monde français»*, n°17.

Or, c'est cela, la Révolution sociale que de trop nombreux révolutionnaires relèguent aux calendes grecques. N'était-il pas utile, indispensable même de recourir au truchement d'adversaires pour leur prouver que ces jours tant attendus sont proches, à portée de leurs mains, à leur disposition, peut-on dire?

À eux, à nous, de créer le climat psychologique au grand coup de balai social. Or, cette atmosphère ne se produira jamais si l'on n'en parle constamment. Il nous faut placer toujours le peuple, ce peuple dont nous sommes issus, ce peuple dont nous faisons partie, dont toutes les aspirations et les besoins sont les nôtres, dont les misères et les craintes sont toujours et encore les nôtres, il faut lui faire comprendre, au grand spolié, que la seule chance de salut, l'unique, réside dans cette insurrection, objet des craintes légitimes des privilégiés de ce régime agonisant.

Marcel LEPOIL.
